

Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes

Danielle Laberge, Daphné Morin, Shirley Roy and Marielle Rozier

Volume 25, Number 2, Fall 2000

Itinérance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014450ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/014450ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laberge, D., Morin, D., Roy, S. & Rozier, M. (2000). Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes. *Santé mentale au Québec*, 25(2), 21–39. <https://doi.org/10.7202/014450ar>

Article abstract

Capacity to act on its life and inflexion of biographical lines: the point of view of homeless women

To think of homelessness as a process opens the path to two questions. How can one prevent this disqualification process to arrive at its ultimate end? (the fact of being on the street with an identity of a homeless person)? One then thinks of prevention. How can one (re)store a reversed process allowing to modify the condition of homelessness? The issue of (re)integration or (re)affiliation is then raised. The answer to these questions cannot be limited to the sole reversal of general or particular processes having led to homelessness. In this article, the authors are concerned with the second question: the unfolding of an inflexion process of homelessness. This transformation process is not organized according to a linear and progressive model but is rather developed within the intertwining of personal essays, positive experiences and significant events entailing biographical inflexions in a way reformatting life's history. The material used in the analysis is constituted of homeless women's discourses (31 non-directive interviews). The authors present distinctive forms of representations of action within a typology including three figures: 1) fatalism; 2) powerlessness; 3) appropriation.



Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes ¹

Danielle Laberge*

Daphné Morin **

Shirley Roy ***

Marielle Rozier ****

Penser l'itinérance comme processus ouvre sur deux grandes questions. Comment peut-on empêcher ce processus de déqualification d'arriver à son terme ultime (le fait de se trouver dans la rue avec une identité itinérante)? il s'agit alors de prévention. Comment peut-on (ré)instaurer un processus inverse permettant de modifier la condition d'itinérant? on parle alors de (ré)insertion ou de (ré)affiliation. La réponse à ces questions ne peut se limiter à la seule inversion des processus généraux ou particuliers ayant mené à l'itinérance. Dans cet article, nous nous intéressons à cette seconde question, c'est-à-dire celle de la mise en œuvre d'un processus d'inflexion de l'itinérance. Ce processus de transformation ne s'organise pas selon un modèle linéaire et progressif, mais se développe plutôt à travers l'enchevêtrement d'essais personnels, d'expériences positives et d'événements significatifs entraînant des inflexions biographiques reconfigurant en quelque sorte l'histoire de vie. Notre matériau d'analyse est constitué de discours des femmes itinérantes (31 entrevues non directives). Nous rendons compte des formes distinctes de représentations de l'action dans une typologie comportant trois figures : 1) le fatalisme ; 2) l'impuissance ; 3) l'appropriation.

La recherche sur l'itinérance s'est considérablement transformée au cours des deux dernières décennies². Ainsi, en Amérique du Nord, les premières années ont été dominées par des préoccupations de décompte et de description des populations, préoccupations liées à la nécessité de dessiner les contours d'un groupe qui avait été, jusque-là, largement ignoré des chercheurs comme des politiciens (Burt, 1992 ; Robertson et Greenblatt, 1992 ; Wright et Rubin, 1998). De nouvelles préoccupations ont ensuite marqué les efforts de recherche. Centrés sur le désir de comprendre les processus à la fois personnels et sociaux qui

* Professeure titulaire, département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

** Professionnelle de recherche, département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

*** Professeure titulaire, département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

**** Professionnelle de recherche, département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

menaient à l'itinérance, les chercheurs ont largement illustré comment cette venue s'explique de façon complexe, comment elle correspond à de multiples scénarios où les facteurs décisifs peuvent être variables (Barak, 1992; Harman, 1989; Laberge, 2000; Liebow, 1993; Marpsat, 1999; Novac et al., 1999; Passaro, 1996; Pichon, 1998; Snow et Anderson, 1993; Wagner, 1993). Il serait impossible dans ce contexte de rendre compte à la fois de la richesse et de la diversité des connaissances développées. Néanmoins malgré des variations importantes, il nous semble qu'une constante traverse ces études : l'itinérance se manifeste rarement de façon subite ou spontanée. Elle semble habituellement correspondre à un processus de dégradation des conditions sociales (Paugam, 1991; Roy, 1995) avec des conséquences importantes sur le plan de la santé aussi bien physique que mentale (Ambrosio et al., 1992; Bassuk, 1993; Davidson, 1996; Koegel, 1992), à une entrée progressive dans l'isolement (Laé et Murard 1995; Roy et Duchesne, 2000) et à une transformation identitaire (Boydell et al., 2000; Desjarlais, 1999; Farrington et Robinson, 1999). En d'autres termes, il s'agit là d'une histoire qui se construit. Cette idée de la construction peut très bien être saisie par le concept de ligne biographique que nous empruntons à Ogien (1989, 1999) dont les analyses ont porté sur la pratique psychiatrique à l'époque post-asilaire. À la différence du concept de carrière morale de Goffman qui renvoie à l'idée d'une surdétermination des rapports sociaux par la désignation (dans ce cas-là, celle de maladie mentale), le concept de ligne biographique « signale qu'une partie seulement de la vie sociale d'un acteur peut s'interpréter en référence à la maladie mentale » (Ogien, 1989, 82). Ainsi, pour Ogien, la ligne biographique « entend qualifier la suite d'événements que l'on peut rattacher à l'une des formes d'engagement qu'un individu contracte dans les détours de son existence sociale. Cette notion récuse l'idée d'unicité de la biographie, en admettant un postulat : la vie d'un individu peut rarement être appréhendée comme une histoire linéaire, homogène et définitive » (Ogien, 1999, 121).

Ce recentrage effectué par Ogien sur l'idée d'une transformation possible de la ligne biographique (marge de manœuvre des acteurs) nous permet de saisir une dimension importante du phénomène de l'itinérance. En effet, l'examen de la condition itinérante comme trajectoire ou processus inscrit dans le temps, avec des étapes plus ou moins précises, oriente la réflexion sur la question du maintien ou du renversement d'un tel processus. Pour les chercheurs comme pour les intervenants, cette perspective ouvre sur deux grandes questions. D'une part, comment peut-on empêcher ce processus de déqualification d'arriver à son terme ultime (le fait de se trouver dans la rue avec une identité d'itinérant) ? il s'agit alors de prévention. D'autre part, comment peut-on (ré)instaurer

un processus inverse permettant de modifier la condition d'itinérant ? on parle alors de (ré)insertion ou de (ré)affiliation. La réponse à ces questions n'est pas simple et ne peut se limiter à la seule inversion des processus généraux ou particuliers ayant mené à l'itinérance pour imaginer ce que pourrait ou ce que devrait être cette transformation d'une ligne biographique aussi lourde que celle de l'itinérance.

Dans cet article, nous examinons cette seconde question, c'est-à-dire celle de la mise en œuvre d'un processus d'inflexion de l'itinérance. Pense-t-on la transformation de sa vie ? Si oui, comment fait-on pour améliorer sa propre vie, se protéger, se définir un horizon qui correspond mieux à ses propres désirs ? En reprenant les termes d'Ogien, comment mobiliser les ressources disponibles pour faire échec à cette ligne biographique et au processus d'attribution d'une nouvelle identité sociale ? Comme l'ont souvent constaté les intervenants qui supportent de telles démarches, cette question ne peut être réduite à des problèmes d'organisation technique ou à une volonté personnelle. On est loin du vieil adage « quand tu veux, tu peux ». Il s'agit d'un processus de transformation qui ne s'organise pas non plus selon un modèle linéaire et progressif, mais qui se développe plutôt à travers l'enchevêtrement d'essais personnels, d'expériences positives et d'événements significatifs entraînant des inflexions biographiques qui viennent reconfigurer en quelque sorte l'histoire de vie (Leclerc-Olive, 1997 ; Lucchini, 1999).

Pour appréhender le discours des personnes itinérantes et cerner leurs possibles inflexions biographiques, nous proposons d'utiliser la notion de « capacité d'agir sur sa vie³ ». Il s'agit à travers cette notion de saisir, du moins en partie, à la fois les rapports au monde (qui sont les autres ? comment doit-on ou peut-on interagir ? quels sont les moteurs de la vie au quotidien ?) et les explications sur sa propre histoire (pourquoi suis-je où je suis ? quel pouvoir ont les autres sur ma vie ? puis-je agir ?). Sur le plan analytique, il s'agit avant tout du choix d'une posture à partir de laquelle on peut comprendre la cohérence du récit qui nous est proposé. Cette perspective ne se fonde pas sur une évaluation des conditions objectives de vie ou sur une appréciation des actions concrètes déployées pour « s'en sortir ». Il s'agit plutôt de voir comment les personnes elles-mêmes définissent des projets de vie et conçoivent des espaces où l'action est possible et ce, au moment où nous les avons rencontrées. Il est en effet important de signaler que ces discours sont situés, c'est-à-dire, qu'ils sont définis par le contexte dans lequel ils sont produits (événements ayant marqué la biographie, l'identité sociale, l'état physique et mental au moment de l'entrevue, le rapport établi entre l'interviewée et la chercheuse, etc).

Nous nous sommes posé la question de l'inflexion de l'itinérance à partir de lignes biographiques de femmes. Cette orientation de la recherche permettra de produire des connaissances sur l'itinérance à partir d'un groupe de plus en plus touché par ce phénomène de pauvreté extrême, mais pour lequel nous ne disposons que de données éparses, du moins au Québec⁴. Ce travail d'exploration pourra être raffiné et donner lieu à des analyses plus approfondies qui pourront être utilisées également pour d'autres groupes touchés par le phénomène.

L'exploration à laquelle nous nous livrons ici devrait contribuer à faire reconnaître la complexité des formes de cette « capacité d'agir sur sa vie » des personnes vivant dans des conditions d'extrême dénuement. Elle devrait aussi contrer la tendance à réduire leur univers vécu à des formes relativement pauvres, venant refléter en quelque sorte la pauvreté matérielle de leur existence. Par ailleurs, cette exploration semble pertinente comme point de départ pour d'éventuelles analyses des stratégies d'inflexion biographique déployées par ces personnes. Les stratégies seraient ainsi conçues comme un ensemble d'actions mises en œuvre, cet ensemble se construisant en rapport direct avec les conceptions particulières de la « capacité d'agir sur sa vie ». Trois figures se dégagent de nos analyses : 1) le fatalisme ; 2) l'impuissance ; 3) l'appropriation. Avant de les expliciter, nous présenterons la démarche méthodologique de notre recherche.

Démarche de la recherche et caractéristiques des femmes rencontrées

Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche sur les femmes et l'itinérance entrepris depuis quelques années et qui comporte plusieurs volets dont celui des représentations de l'itinérance. Dans ce contexte, nous avons établi une collaboration avec le Comité Femmes du Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) autour d'un projet de recherche *L'itinérance au féminin : processus d'appauvrissement et descente à la rue*. L'opérationnalisation de l'itinérance dans le cadre de ce projet exigeait de réfléchir à la question sous deux angles : l'importance de préciser la population visée et la nécessité de trouver une façon judicieuse de présenter l'étude à nos partenaires — les femmes itinérantes et les intervenantes des ressources. Nommer sans mettre une étiquette stigmatisante et réductrice ou dévalorisante, mais s'entendre toutefois sur ce dont nous parlions. À la lumière de nos connaissances, nous présumons qu'il était fort probable que les femmes ne se reconnaissent pas dans le terme d'itinérante, chargé négativement (Boydell et al., 2000 ; Desjarlais, 1999 ; Farrington

et Robinson, 1999 ; Pichon, 1996) et historiquement associé à une réalité surtout masculine (Roy, 1988). Ces considérations commandaient donc de trouver la moins mauvaise manière (à défaut de la meilleure) de parler de la réalité qui nous intéressait : nous avons utilisé l'expression *femme en grande difficulté* (qu'il s'agisse de la période actuelle ou de périodes antérieures). En ayant accès à des ressources non spécialisées et à vocation multiple, nous souhaitions rencontrer des femmes présentant un large éventail de caractéristiques. Nous avons volontairement écarté le principe d'une sélection des femmes à partir des seules problématiques associées (toxicomanie, psychiatrie, déficience, violence, etc.) car nous voulions éviter de leur donner, au départ, un poids important.

Pour recruter les femmes participant à l'étude, nous avons eu recours aux ressources du réseau de l'itinérance⁵. De plus, nous avons adopté une stratégie de contacts par vagues concentriques. Dans chacun des cas, l'organisme approché mettait en contact la chercheuse avec les femmes intéressées à participer à l'étude. Les femmes devaient de plus rencontrer au moins un des trois critères pour participer à l'étude : avoir été sans adresse pendant une semaine ou quelques semaines ; avoir dû recourir à des refuges ou des ressources pour personnes itinérantes ; avoir résidé dans plusieurs endroits différents sur une courte période⁶. Le repérage des femmes s'est effectué soit par une stratégie individuelle, soit au moment d'une rencontre de groupe⁷. Quatorze organismes ont été ainsi impliqués : neuf femmes ont été repérées dans des centres de jour : Chez Doris, L'Itinéraire, La Rue des femmes, Geipsi (Groupe d'entraide à l'intention des personnes séropositives et itinérantes), St-James ; cinq femmes dans des refuges de nuit : L'Abri de l'espoir, Le Chañon, OBM Pavillon Patricia MacKenzie ; onze femmes dans des ressources d'hébergement à court, moyen et long terme : L'Arrêt-Source, Les Maisons de l'Ancre, l'Auberge Madeleine ; trois femmes dans des ressources offrant un suivi communautaire : Diogène inc., CLSC des Faubourgs ; deux femmes dans des logements communautaires : FOHM ; et enfin une femme s'est présentée elle-même pour participer à l'étude.

Les entrevues se sont déroulées soit à l'université, soit dans les différentes ressources sollicitées selon ce que les femmes choisissaient. La collaboration avec les ressources avait l'avantage d'assurer un filet de sécurité pour les femmes sachant qu'une entrevue peut constituer un rappel douloureux de certains moments et qu'il était essentiel que l'entretien ne soit pas, pour ces femmes, une source de détresse supplémentaire. Cependant, il ne faut pas négliger l'aspect positif d'une telle expérience pour certaines. Comme le soulignait C. Rousseau⁸, face à la fragmentation du sujet dans notre société où le risque est grand de

perdre son histoire, une entrevue de ce type peut leur donner l'occasion de « recoller les morceaux », de se « réunir ».

Nous voulions laisser les femmes nous parler de leur histoire. Nous avons donc privilégié une approche qualitative en utilisant des entrevues non directives afin de laisser émerger le sens qu'elles donnent à leur vie. En fin d'entrevue, nous avons recueilli quelques données socio-démographiques : âge, lieu de naissance, situation maritale, niveau de scolarité, milieu familial (parents, fratrie), activités, hospitalisations, trajectoire résidentielle, incarcérations, etc. Nous avons effectué trente et une entrevues d'une durée moyenne de 90 minutes. Seulement trois femmes n'ont pas accepté d'être enregistrées. Ces entrevues ont été réalisées en deux temps : sept en 1995, dans le cadre d'une première démarche exploratoire autour de l'itinérance des femmes, et les vingt-quatre autres en 1999.

Le matériel d'entrevue a été soumis à différentes analyses. En fait, nous pourrions parler de différents plans de lecture. Nous avons d'abord élaboré une grille d'analyse thématique pour traiter l'ensemble du matériel. Nous avons testé plusieurs hypothèses quant à l'effet structurant présumé de certaines caractéristiques ou conditions de vie sur le discours. Ce travail de découpage et de relecture a fait émerger des thématiques non identifiées au départ. La « capacité d'agir sur sa vie » constitue une de ces thématiques qui a permis de construire les trois figures d'action dans les représentations des femmes rencontrées. À travers cette notion, nous avons réussi à dégager des univers de représentations cohérents et particulièrement riches entre pouvoir d'action et système interprétatif.

Les femmes rencontrées ont entre 18 ans et 59 ans et se répartissent comme suit : huit ont entre 18 et 29 ans ; dix entre 30 et 39 ans ; six entre 40 et 49 ans, et sept plus de 50 ans. Dix-sept femmes n'ont pas terminé leur secondaire et parmi celles-ci, quatre n'ont pas été au-delà du primaire. Six autres ont terminé leur secondaire et deux ont complété des études professionnelles (comptabilité, études commerciales). Sept femmes ont fréquenté le cégep ou l'université. Parmi celles qui sont moins scolarisées, nous retrouvons quelques femmes avec une déficience intellectuelle. Pour une des femmes, il n'a pas été possible de connaître son niveau scolaire. La plupart des femmes interviewées sont originaires du Québec (certaines de Montréal, les autres des régions), deux sont nées à l'extérieur du Canada et deux femmes sont autochtones (amérindienne ou inuit). Parmi ces trente et une femmes, dix-huit ont eu des enfants. Vingt-deux femmes sont domiciliées au moment de l'entrevue (elles peuvent fournir une adresse : elles louent ou partagent

une chambre, un appartement supervisé ou non et sept sont résidentes dans une maison d'hébergement) tandis que neuf ne sont pas domiciliées (sans adresse, hospitalisées en psychiatrie, dans des refuges de nuit ou dans la rue).

Quant aux expériences traumatiques ou aux problèmes personnels, on relève dans tous les cas des situations marquantes sur le plan de la violence (viol, inceste, abus physique et psychologique, négligence), ou des problèmes de santé mentale (ayant donné lieu ou non à un diagnostic psychiatrique ou à des prises en charge thérapeutiques) ou des problèmes de toxicomanie, de prostitution ou encore des incarcérations.

Une typologie de la « capacité d'agir sur sa vie »

Nous avons construit une typologie de la « capacité d'agir sur sa vie » pour rendre compte des formes distinctes de représentations mises de l'avant par les femmes dans leur discours sur leur pouvoir d'action. Trois figures émergent de nos analyses et sont examinées indépendamment de l'efficacité réelle ou objective des actions posées : 1) le fatalisme ; 2) l'impuissance ; 3) l'appropriation. Cette typologie permet de rendre compte du discours de chacune des femmes interviewées. Bien entendu il peut arriver que les différents registres évoqués (thème, période de vie,...) renvoient à des éléments de l'une ou l'autre figure ; néanmoins, ces variations sont mineures ou encore font référence à une période de vie qu'elles considèrent révolue.

Le fatalisme

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse. J'y peux rien. C'est pas moi qui décide. (Évelyne T.)⁹

Dans ce premier cas de figure, l'action est soumise aux aléas et les femmes subissent ce qui se passe. Les événements de la vie surgissent, imprévisibles et inattendus. Il y a comme une difficulté voire une impossibilité à donner sens à ce qu'elles vivent, de comprendre ce qui se passe. Ainsi, pour Évelyne T. une longue hospitalisation psychiatrique prend le sens d'une punition pour avoir menti sur les motifs invoqués lors de son admission à l'urgence hospitalière. Pour Jeanine M., quoi qu'elle fasse, il arrive toujours « quelque chose » en dehors d'elle qui fait que ça ne marche pas. Dans le cas de Magali L. où un événement (la rupture avec un conjoint) est décrit comme un point d'inflexion dans son existence, elle ne s'explique toujours pas, dix ans plus tard, ce qui l'a poussée à mettre fin à cette relation si chargée de « bonheur et de promesse ».

Dans de tels contextes d'incompréhension, d'imprévisibilité, les événements sont appréhendés sur le mode de l'accidentel, de l'inattendu et non sur la base d'explications organisées. Ces femmes ne s'inscrivent pas dans une recherche significative et planifiée d'une issue, d'une sortie possible de leur condition actuelle. Il s'agit pour l'essentiel d'agissements et non d'actions dans un environnement hostile où elles essaient, tant bien que mal, de se maintenir la tête hors de l'eau face à une adversité indéterminée mais envahissante.

Si elles présentent l'image de femmes victimes, elles ne nomment pas l'origine de leurs difficultés. Pour Évelyne T., sa vie a été souffrance et contrainte « *on* faisait toujours des choses par correctes avec moi » ; pour Myriam L., *tout le monde* « gâche » sa vie parce que *les autres*, « C'est du méchant qu'ils ont en dedans d'eux ». Pour Malika B., « *on* m'enlève toutes mes ressources » « *ils* ont vraiment brisé ma ligne de vie ». Le « *on* » et le « *ils* » renvoient ici à un « tout contre elle » dont la cause leur échappe et dont les effets sont inattendus, incompris, déroutants. Les représentations dominantes se caractérisent par l'image d'un monde subi, malveillant, voire dangereux dans lequel la femme itinérante s'attribue peu ou pas de pouvoir pour transformer LA vie qui n'est pas vraiment vue comme « sa » vie.

La figure du fatalisme fait ainsi référence à un réel sur lequel les actions que l'on pose ne font que glisser, on parle ici d'inefficacité de l'action. En fait, ces femmes nous parlent de manière assez générale et vague des actions entreprises. Dans certains cas, c'est comme si elles voulaient délibérément laisser leurs agirs dans l'ombre ; tout se passe comme si certains pans de leur vie restaient nébuleux et obscurs pour elles-mêmes. Dans d'autres cas, l'énergie apparaît entièrement consacrée à résister au stigmate de l'itinérance pour éviter une transformation identitaire. Elles se débattent contre des éléments hostiles et il n'y a pas de place pour l'idée même de transformation.

Dans cette figure, il n'y a pas d'actions possibles parce qu'il n'y a pas véritablement une situation circonscrite à laquelle il faut trouver une solution. Lorsque des gestes sont posés, ils ne le sont pas dans un objectif planifié de sortie ; cela se traduit, entre autres, par une absence de références à un futur ou à une projection dans un ailleurs quelconque. « Ils me font de la merde » et moi je me démerde (Malika B.). Elles sont à la merci des décisions des autres (institutions psychiatriques, immigration, Église, etc.), décisions qui infléchiront leur existence mais dont elles n'anticipent que très partiellement les conséquences, ne mesurent pas exactement la portée et sur lesquelles elles n'envisagent aucune action.

Dans ce type de discours, les femmes sont plongées dans un environnement dont elles ne comprennent pas les rouages. C'est la vie qui, depuis toujours ou presque, semble un puits de souffrance. Lorsque le monde se manifeste de manière tellement incompréhensible, il faut recourir à un système interprétatif infaillible qui permet d'englober l'ensemble de ses manifestations étranges et de trouver une explication donnant un sens à l'existence. Qu'il s'agisse des forces occultes, du destin, du sort ou de la chance, de la conspiration universelle, de la méchanceté du monde, tous ces énoncés offrent des explications pour *toutes* les situations vécues : passées ou actuelles ; le système explicatif est efficace. Pour Jeanine M., son destin est de vivre et de souffrir. Pour Malika B. qui est « barrée partout », rien dans son comportement ne lui permet de comprendre les motifs de cette exclusion : « Mais moi je fume, je bois et tout, puis ça empêche quoi ? J'ai fait mes études, je suis intelligente, qu'est-ce qu'il y a ? [...] Pourquoi moi ici ils me barrent partout ? » (Malika B.).

Cette façon d'expliquer l'existence écarte la part de responsabilité du sujet en attribuant la capacité d'infléchir l'existence à une force en dehors de soi. Il s'agit d'un type d'explication qui accorde peu de marge de manœuvre au sujet dans la mise en œuvre d'actions efficaces. Quant au rôle joué par les ressources, il est généralement vu négativement ou comme une parenthèse, une démarche effectuée « à défaut de mieux ». Les services offerts ne correspondent pas à ce qu'elles voudraient, sans toutefois qu'il soit possible de saisir ce qui aurait été pertinent de leur point de vue.

L'impuissance

...je trouve ça dur [...] parce que du point de vue financier ça ne va pas du tout puis même si j'essaie de trouver des petites jobines, c'est jamais assez pour subvenir à mes besoins, puis aller manger dans les missions moi je trouve ça difficile [...] Le chèque normal c'est juste pour survivre ce n'est pas pour vivre. Dans ma situation à moi c'est en dessous de survivre. (Michèle P.)

Comme dans le cas de figure précédent, nous retrouvons des femmes qui laissent entendre qu'elles ont peu ou pas de prise sur le monde qui les entoure et sur leur situation. Mais à la différence des précédentes, il n'y a pas d'étrangeté ou d'incompréhension. Au contraire, elles attribuent leurs difficultés à une ou des sources bien précises. Dès lors, elles identifient les domaines où il leur faudrait agir même si elles n'en sont pas nécessairement capables. Plusieurs raisons viennent expliquer l'impossibilité d'agir pour se sortir de la situation présente, mais on peut

les regrouper sous deux grandes rubriques. Pour certaines, les difficultés proviennent du système, de la société, des politiques. Dans ce contexte, les initiatives sont perçues comme étant sans effet. De plus, l'aide leur semble inexistante, inadéquate ou insuffisante. Ce sont des femmes qui sont victimes du système.

I'm not too happy about my future right now because and eh, I don't dress or I don't really feel that I belong in this society because society is so hard.(...) And now I'm expecting a baby, I want some more help. I want something, I want something that will be promising to my future. (...) I need some help. Not only financially but, emotionally and socially, physically, and mentally because I'm so stressed out. (Katie N.)

Ainsi, pour sortir de la pauvreté, pour avoir un travail, un logement et maintenir une santé physique et mentale correcte, il faudrait que la réponse des institutions soit différente, qu'un support professionnel compétent soit disponible. Par exemple, Simone D. a orienté toutes ses énergies vers la recherche d'une compensation pour des actes criminels dont elle a été victime, il y a dix-huit ans pour l'un et cinq ans pour l'autre. Le déni de reconnaissance dont elle se sent victime malgré la sanction (institutionnelle) de ces événements catastrophes (Leclerc-Olive, 1997) lui semble un frein à ses projets de vie en même temps qu'il constitue une façon de structurer son existence. Cela nous rappelle les ambiguïtés de la reconnaissance identifiées par Schaut (1999) où dans certains cas « ... la demande de reconnaissance n'a pas intérêt à cesser sous peine, pour le non-reconnu, de ne plus exister socialement » (p. 98).

Les autres femmes de ce groupe s'imputent une responsabilité dans l'impossibilité d'agir. Elles identifient une part d'elle-même sur laquelle elles n'ont pas de prise, du moins pour l'instant et qui se traduit souvent par des besoins irrépressibles. Pour pouvoir « s'en sortir » elles savent très bien qu'il faudrait faire disparaître ces besoins mais cela s'avère impensable au moment de l'entrevue. Pour certaines, il s'agit d'une dépendance à un produit tellement puissante qu'elle empêche toute tentative de sortie. Johanne L. parlant du soutien passé de son *sugar-daddy* précise : « J'aurais pu m'en sortir si j'avais voulu mais la drogue et la boisson c'était plus fort... » et aujourd'hui le changement ne semble pas une préoccupation, tout au plus parle-t-elle de se trouver un logement. Johanne L. sait qu'elle ne s'en sort pas. Elle ne fait rien pour cela. Elle a du *fun* : le bénéfice est plus grand que l'inconvénient lié à son mode de vie (consommation-prostitution-rue). Proches de ces caractéristiques, on peut retrouver celles qui se disent victimes d'un trait de leur personnalité ou d'un besoin plus fort que la raison. Christiane C.

explique comment à 35 ans elle a quitté un cadre de vie qui l'étouffait. Après avoir connu mariage, famille, travail, enfants, maison, elle se retrouve « libre » puis s'enfoncé lentement dans l'univers de la drogue, de la prostitution, de la rue. Si elle ne remet pas en cause le virage initial, elle constate la grande insécurité dans laquelle elle se retrouve aujourd'hui et pense qu'elle aurait pu gagner sa liberté d'une manière moins coûteuse.

Autre exemple, celui de Denise P. qui impute à sa générosité « naturelle » un bon nombre de ses déboires qui l'amènent ou la ramènent à la rue (sortir avec des connaissances en assumant les dépenses de tous, héberger une amie en sachant qu'elle contrevient au règlement de la maison et peut être expulsée,...). Son « trop grand cœur » paraît traduire un besoin viscéral qu'il lui faut combler : ne pas être seule. Elle le sait, tout comme elle constate les conséquences souvent désastreuses de cette attitude, mais l'absence d'un réseau social la laisse dans le vide affectif et l'empêche de changer ses habitudes.

Plusieurs femmes ont déjà essayé de « s'en sortir » sans y parvenir. Certaines ont vécu ces expériences comme un échec et considèrent qu'il ne vaut même plus la peine d'essayer à nouveau. D'autres femmes, sans entretenir une vision négative, ne souhaitent pas s'engager dans de nouvelles démarches. De leur point de vue, sans une épreuve extrême (avoir frôlé la mort, avoir « touché le fond »), les démarches ne peuvent être efficaces, rien ne pourra réussir.

La figure de l'impuissance met en lumière des femmes qui ne sont pas inactives, mais dont les activités sont centrées sur le besoin immédiat. Malgré le souhait énoncé par plusieurs de changer leur vie, ou à tout le moins certaines dimensions, elles constatent leur impuissance à surmonter les obstacles. Cette inscription dans le présent immédiat rappelle ce rapport au temps décrit par Leclerc-Olive (1998) à propos de Pascale A. pour qui la survie l'enferme dans un temps biographique qui exclut le passé et le futur : « Si le présent est le siège de l'élaboration conjointe du futur et du passé, l'impossibilité d'élaborer un passé acceptable contraint à limiter du même coup la profondeur de l'avenir envisageable à l'horizon quotidien » (p. 101).

L'appropriation

*... oui, j'ai des problèmes, oui, j'ai fait des erreurs, pis oui je
bûche pour m'en sortir...(Corinne V.)*

La troisième figure met en lumière des représentations construites sur des tentatives d'inflexion d'une ligne biographique qu'elles refusent

et qui doit être modifiée. Elles poursuivent un ou plusieurs objectifs. Elles mettent en œuvre des stratégies de prise en charge en vue de rendre leur situation plus conforme à ce qu'elles visent. Les femmes ont une compréhension de là où elles sont, ce qui leur donne une marge de manœuvre dans l'action. À la différence des deux autres types, le discours de l'appropriation s'élabore autour de l'idée d'être en mouvement, de s'inscrire dans un processus. Cette idée prend différentes formes : d'un côté, on retrouve des femmes qui visent à « éviter le pire » ; de l'autre les femmes ont un projet de sortie explicite et elles le conçoivent comme un processus non réversible.

Certaines femmes veulent continuer d'échapper à ce qu'elles ont repéré comme un danger dont elles veulent s'éloigner (la mort, l'isolement, la violence, etc.). On trouve dans leur discours la capacité de poursuivre une démarche déjà engagée, même si les objectifs ne sont pas toujours atteints au moment de l'entrevue ou encore que la stabilisation de cette situation n'est pas encore acquise. Si les rechutes sont possibles, elles sont anticipées comme faisant partie de la démarche ; de telles rechutes ne sont pas assimilées à une impossibilité d'agir. Il y a un « vouloir », un « il faut que ». On peut entrevoir que ce travail de prise en main risque d'être très long, mais il est basé sur la reconnaissance par ces femmes de leur capacité d'agir.

D'autres femmes ont le sentiment d'avoir franchi une étape. Elles sont dans l'élaboration d'un projet positif qui agit comme une force cohésive dans leur existence. C'est comme si elles s'étaient dégagées de la lourdeur accablante de leur vie, en produisant un espace de réflexion qui rend possible l'engagement dans le futur. Caroline B., tout autant que Brigitte D. et Annie L. considèrent que la désintoxication ou l'absence de consommation est un préalable au travail qu'elles ont pu entreprendre.

Mais je savais pas moi que la dope c'était ça mon problème. Moi je pensais c'est que j'ai été maltraitée, nanana, je pensais que c'était ça mon problème, pas la dope. Mais là je sais que si je consomme pas, ben je peux régler ça ces affaires-là en dedans de moi. (Annie L.)

La question n'est pas de savoir si l'interprétation est « juste », mais bien d'identifier ce qui a permis, dans ce cas-ci, une prise en charge et la possibilité de se fixer des objectifs (ultimement « être bien dans sa peau »), de se libérer par des thérapies de ce qui est « lourd à porter », de « prendre soin de soi », de « travailler sur soi ». Dans son étude sur l'expérience de situations extrêmes, Fischer utilise la notion d'« issue » pour décrire cette dynamique qui « apparaît d'abord comme une phase à par-

tir de laquelle le sujet réapprend à vivre en recommençant à faire des projets [...] en recréant une ouverture, ce choix de la vie fait resurgir la vie elle-même... » (Fisher, 1994, 185). Il y a mise à distance du passé, source de malheur, qui permet d'élaborer un projet. Le cas de Brigitte D. illustre ce processus à l'œuvre. Après avoir vécu dans le monde de la drogue, de la prostitution, de la rue, elle concentre aujourd'hui ses énergies à bâtir une relation amoureuse sur de nouvelles valeurs et elle a commencé à s'investir auprès des jeunes dans le milieu scolaire en témoignant de son expérience pour la rendre utile et positive.

Pour se sortir de l'itinérance, les femmes élaborent un récit de mise en perspective de soi qui ouvre un espace favorable dans lequel l'idée d'une transformation devient possible. Elles se disent mobilisées par un travail sur elle-même : « se comprendre, se connaître, se voir venir, régler des affaires, apprendre, travailler sur son caractère, s'accepter, se connaître, régler ses problèmes émotionnels, se prendre en main, se reconstruire ». Ce discours fait écho aux *Notes sur la construction de l'identité personnelle dans lesquelles Bajoit* (1999) attire l'attention sur la question du comment, qu'il décrit comme un « travail sur soi » qui « consiste d'abord à mettre en œuvre une capacité de l'individu de se parler à lui-même, de forger un récit par lequel il plaide sa cause devant lui-même, il s'explique ce qui lui est arrivé, ce qu'il a fait, ce que les autres lui ont fait. » (p. 75). Cette (re)découverte de soi est en effet perçue par les femmes comme un travail nécessaire pour arriver à fonctionner. Elles se décrivent comme étant en apprentissage, reconnaissant une sorte d'incompétence sociale à laquelle elles veulent remédier.

Ce travail est difficile, parfois long, parfois moins, mais il requiert toujours une assistance. Le présent est placé sous le signe d'une démarche personnelle qui vise à se prendre en main, quoi qu'il ait pu se passer auparavant. Changer les interactions avec le réseau fréquenté dans la rue, apprendre un nouveau mode de fonctionnement, créer un nouveau réseau, changer ses habitudes et s'intégrer ailleurs n'est pas chose aisée. Leurs décisions sont centrées sur un futur en rupture avec leur passé jugé « tout croche ». Ce passé est souvent vu comme impossible à modifier de toutes façons et dès lors, le meilleur parti est de s'orienter vers l'avenir, vers un futur même proche. Accepter son passé, « pardonner », faire la paix... concourent au détachement nécessaire au dénouement « [...] c'est en faisant disparaître à notre tour ce que nous avons perdu que nous pouvons continuer notre vie et peut-être la refaire » (Fischer, 1994, 30).

Dans ce cas de figure, le recours à des organismes, à des intervenants se révèle positif et joue un rôle central dans le discours des femmes. Malgré des expériences d'intervention antérieures négatives, ou

très négatives, aujourd'hui les femmes ont trouvé et trouvent une réponse à leurs besoins, à leurs demandes. Elles constatent qu'à un moment de leur vie, elles « ne voulaient rien savoir de personne » ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. L'alliance avec des intervenantes ou des ressources est possible et se concrétise, prenant le devant de la scène.

Dans la plupart des cas, les femmes reconnaissent que l'inaction allait conduire à une perte très réelle de quelque chose qui leur apparaît alors essentielle et vitale. Ainsi, le point de départ de l'action est une volonté de conserver ce quelque chose : la vie (Brigitte D. parle de sa santé très précaire qui l'oblige à cesser toute consommation et à se soigner si elle veut échapper à la mort) ; le lien qui retient (Dominique J. choisit les thérapies pour ne pas perdre ce qui lui reste, les personnes significatives dans sa vie qui lui posent toutes le même ultimatum) ; la liberté (Pascale D. privilégie la thérapie pour éviter la prison) ; l'identité personnelle (Adrienne C. s'accroche à des causes externes, les conditions de vie et les problèmes familiaux, pour faire en sorte de ne pas être psychiatisée, son action c'est le refus de ce qui est proposé). Bref, l'action comporte une part de contrainte.

L'idée centrale de cette figure est celle du changement conçu et défini en termes de processus : travail sur soi, re-lecture du passé, transformations de sa réalité quotidienne qui autorisent enfin un discours d'avenir. Le changement prend la forme d'un projet positif même s'il conserve, pour quelques-unes, un certain flou. Ce qui caractérise cette dernière figure relève de toute évidence d'un processus d'inflexion de sa propre vie.

Conclusion

D'un point de vue extérieur, sans doute celui qui a été le plus souvent adopté, l'amélioration des conditions de vie est ce vers quoi nous tendons tous. Dans cette perspective, le changement de vie pour les personnes itinérantes se produirait si les conditions d'intervention étaient mises en place pour qu'il s'opère. Pourtant, le travail diversifié et patient qu'effectuent les intervenantes dans les ressources communautaires n'est pas toujours suffisant pour permettre cette réintégration tant souhaitée. La notion de « capacité d'agir sur sa vie » nous semble décrire une médiation négligée dans la mise en œuvre d'un éventuel projet de sortie, entendu ici dans un sens très large.

Nous n'avons qu'esquissé ce que pourrait être cette « capacité d'agir sur sa vie ». Néanmoins, la typologie qui se dégage de l'analyse signale à quel point la perception qu'ont les femmes de leur situation est variable et ce, indépendamment des conditions objectives dans lesquel-

les elles se trouvent. Dans les deux premiers cas de figures — le fatalisme et l'impuissance —, le désir d'agir tout comme l'action elle-même semblent difficiles, limités. Dans de telles conditions, il ne faut pas se surprendre de l'absence concrète de projet visant un changement de sa vie. Il faut en effet garder à l'esprit l'ampleur et la difficulté des épreuves auxquelles doivent faire face les femmes souhaitant transformer leurs conditions de précarité extrême. Cette précarité offre ici un double visage : si elle constitue ce dont on veut s'éloigner à tout prix, elle représente aussi la condition objective qui rend l'éloignement si difficile.

C'est à l'examen de la figure de l'appropriation que l'on constate l'importance de ces difficultés objectives ; les épreuves y sont abordées en quelque sorte de façon positive ; elles sont vues comme inextricablement liées au processus de sortie. Néanmoins, leur présence bien réelle souligne la fragilité de cette démarche d'inflexion biographique. L'analyse des discours d'appropriation nous permet aussi de saisir l'importance des expériences positives même restreintes et qui viennent en quelque sorte conforter la capacité d'agir sur sa vie. Bien que notre analyse ne porte pas directement sur cette question, nos constatations ouvrent aussi la voie à une réflexion sur les modèles et les attentes de l'intervention. Au-delà des conditions objectives apparemment partagées, les perceptions de soi et du monde sont déterminantes dans l'élaboration et le maintien d'un projet de sortie de rue.

Notes

1. Ce texte est issu des travaux que nous avons menés autour de la question des femmes et de l'itinérance. Un premier volet de recherche a pu être réalisé grâce à une subvention « nouveaux chercheurs » du FCAR ; le CRSH a accordé son soutien pour un second volet de recherche dans le cadre des programmes de subventions stratégiques sous le thème « les femmes et le changement ». Nous tenons à remercier chaleureusement toutes les femmes qui ont accepté de nous rencontrer pour nous livrer une part de leur vie et de ce qu'elles sont. La recherche n'aurait pas été possible sans le concours actif des ressources et celui de Marie-Josée Lamarre, responsable du Comité femmes itinérantes du RAPSIM. La disponibilité des femmes et des intervenantes ainsi que la confiance qu'elles nous ont témoignée ont permis de réaliser la recherche dans d'excellentes conditions. Nous adressons nos vifs remerciements aux personnes de L'Abri de l'espoir, L'Arrêt-Source, l'Association d'entraide Le Chaïnon, Diogène inc., la FOHM, Les Maisons de l'Ancre, La Rue des femmes/Herstreet, l'Auberge Madeleine, le CLSC des Faubourgs, Chez Doris, le Centre de Jour de l'Église unie Saint James, L'Itinéraire, OBM/Pavillon Patricia McKenzie et GEIPSI (Groupe d'entraide à l'intention des personnes séropositives et itinérantes), avec qui nous avons réussi à

développer un réel partenariat dans un climat de collaboration respectueuse durant toute la recherche.

2. La littérature est beaucoup trop considérable pour présenter l'ensemble des travaux. Les références retenues le sont à titre d'exemple.
3. Compte tenu de sa polysémie, nous avons délibérément évité d'avoir recours à la notion d'*empowerment* même si ce que nous décrivons peut à certains égards recouvrir certains usages de ce terme. Par ailleurs, la notion de « capacité d'agir sur sa vie » permet d'englober aussi la figure de l'impossibilité de concrétiser l'action.
4. Gravel, 2000 ; Mercier, 1996 ; Novac et al., 1999 ; Ouellette, 1989 ; Racine, 1991.
5. Centres de jour, hébergements d'urgence ou non, groupe d'insertion, service de suivi communautaire, service de logement avec support communautaire, etc.
6. Une définition provenant des ressources du Comité femmes (principalement des ressources d'hébergement) prend en compte le fait d'avoir de la difficulté à rester plus de trois mois à la même place (cf. pv. Comité 28-09-98, p.4).
7. Après avoir expliqué les axes et implications de la recherche aux femmes, il était précisé qu'une somme de 20 \$ serait remise aux intéressées en dédommagement de leur temps.
8. Rousseau, C., *Violence des jeunes-violence organisée*, Conférence publique organisée par le CRI le 9 février 2000.
9. Les noms retenus sont fictifs.

Références

- AMBROSIO, E., BAKER, D., CROWE, C., HARDILL, K., 1992, *The Street Health Report: A Study of the Health Status and Barriers to Health Care of Homeless Women and Men in the City of Toronto*, Street Health, Toronto.
- BAJOTT, G., 1999, Notes sur la construction de l'identité personnelle, *Recherches sociologiques*, XXX, 2, 69-84.
- BARAK, G., 1992, *Gimme Shelter. A Social History of Homelessness in Contemporary America*, Praeger, New York.
- BASSUK, E. L., 1993, Social and economic hardships of homeless and other poor women, *American Journal of Orthopsychiatry*, 63, 3, 340-347.
- BOYDELL, K., GOERING, P., MORRELL-BELLAI, T. L., 2000, Narrative of identity: Re-presentation of self in people who are homeless, *Qualitative Health Research*, 10, 1, 26-38.

- BURT, M. R., 1992, *Over the Edge : The Growth of Homelessness in the 1980s*, Russell Sage Foundation, New York.
- DAVIDSON, M., 1996, *Inadéquation des problèmes vécus et des ressources disponibles : récits de femmes itinérantes*, Mémoire de maîtrise, département de sociologie, UQAM, Montréal.
- DESJARLAIS, R., 1999, The makings of personhood in a shelter for people considered homeless and mentally ill, *Ethos*, 27, 4, 466-489.
- FARRINGTON, A., ROBINSON, P.W., 1999, Homelessness and strategies of identity maintenance : A participant observation study, *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 9, 3, 175-194.
- FISHER, G.-N., 1994, *Le ressort invisible. Vivre l'extrême*, Seuil, Paris.
- GRAVEL, S., 2000, *Situation des femmes sans abri de la Rive-Sud. Rapport final*, Longueuil : Développement des ressources humaines Canada ; Abri de la Rive-Sud.
- HARMAN, L. D., 1989, *When a Hostel Becomes a Home. Experiences of Women*, Garamond Press, Toronto.
- KOEGEL, P., 1992, Through a different lens : An anthropological perspective on the homeless mentally ill, *Culture, Medicine and Psychiatry*, 16, 1, 1-22.
- LABERGE, D., 2000, ed., *L'errance urbaine*, Éditions MultiMondes, Sainte-Foy.
- LAÉ, J.-F., MURARD, N., 1995, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, Paris.
- LECLERC-OLIVE, M., 1998, Les figures du temps biographique, *Cahiers internationaux de sociologie*, CIV, janvier-juin, 97-120.
- LECLERC-OLIVE, M., 1997, *Le dire de l'événement (biographique)*, Presses universitaires du Septentrion, collection Sociologie, Paris.
- LIEBOW, E., 1993, *Tell Them Who I am. The Lives of Homeless Women*, The Free Press, New York.
- LUCCHINI, R., 1999, *L'enfant de la rue : carrière, identité et sortie de la rue*. Working papers no 325, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de Fribourg, Fribourg.
- MARPSAT, M., 1999, Un avantage sous contrainte. Le risque moindre pour les femmes de se trouver sans abri, *Population*, 54, 6, 885-932.
- MERCIER, C., 1996, Les femmes, in Fournier, L. Mercier, C., eds, *Sans domicile fixe : Au-delà du stéréotype*, Éditions du Méridien, Montréal, 215-246.

- NOVAC, S., BROWN, J., GALLANT, G., 1999, *Perdues dans la jungle de la rue : une décennie de changements pour les femmes sans-abri à long terme*, Société Canadienne d'hypothèques et de logement, Ottawa.
- OGIEN, A., 1999, *Sociologie de la déviance*, Armand Colin, Paris.
- OGIEN, A., 1989, *Le raisonnement psychiatrique*, Méridiens Klincksieck, Paris.
- OUELLETTE, F.-R., 1989, *Femmes sans toit ni voix*, Les publications du Québec, Québec.
- PASSARO, J., 1996, *The Unequal Homeless. Men on the Streets, Women in their Place*, Routledge, New York.
- PAUGAM, S., 1991, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Les Presses universitaires de France, Paris.
- PICHON, P., 1998, Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans domicile fixe, *Sociétés contemporaines*, 30, 95-110.
- PICHON, P., 1996, Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance, *Politix*, 34, 164-179.
- RACINE, G., 1991, Les maisons d'hébergement pour femmes sans-abri : plus qu'un toit, *Santé mentale au Québec*, 16, 2, 67-88.
- ROBERTSON, M.J., GREENBLATT, M., 1992, Homelessness. A national perspective. in Robertson, M.J., Greenblatt, M., eds, *Homelessness. A National Perspective*, Plenum Press, New York, 339-349.
- ROY, S., 1995, L'itinérance, forme exemplaire d'exclusion sociale ?, *Lien social et politiques-RIAC*, 34, 73-80.
- ROY, S., 1988, *Seuls dans la rue : portraits d'hommes clochards*, Éditions Saint-Martin, Montréal.
- ROY, S., DUCHESNE, L., 2000, Solitude et isolement : image forte de l'itinérance, in Laberge, D., ed, *L'errance urbaine*, Éditions MultiMondes, Sainte-Foy, 241-252.
- SCHAUT, C., 1999, Dénis de reconnaissance et stratégies de réparation, *Recherches sociologiques*, XXX, 2, 85-101.
- SNOW, D.A., ANDERSON, L., 1993, *Down on their Luck. A Study of Homeless Street People*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles.
- WAGNER, D., 1993, *Checkboard Square. Culture and Resistance in a Homeless Community*, Westview Press, Boulder.
- WRIGHT, J. D., RUBIN, B. A., DEVINE, J. A., 1998, *Beside the Golden Door. Policy, Politics, and the Homeless*, Aldine de Gruyter, New York.

ABSTRACT**Capacity to act on its life and inflexion of biographical lines: the point of view of homeless women**

To think of homelessness as a process opens the path to two questions. How can one prevent this disqualification process to arrive at its ultimate end? (the fact of being on the street with an identity of a homeless person)? One then thinks of prevention. How can one (re)store a reversed process allowing to modify the condition of homelessness? The issue of (re)integration or (re)affiliation is then raised. The answer to these questions cannot be limited to the sole reversal of general or particular processes having led to homelessness. In this article, the authors are concerned with the second question: the unfolding of an inflexion process of homelessness. This transformation process is not organized according to a linear and progressive model but is rather developed within the intertwining of personal essays, positive experiences and significant events entailing biographical inflexions in a way reformatting life's history. The material used in the analysis is constituted of homeless women's discourses (31 non-directive interviews). The authors present distinctive forms of representations of action within a typology including three figures: 1) fatalism; 2) powerlessness; 3) appropriation.

RESUMEN**Capacidad de actuar sobre su propia vida e inflexión de las líneas biográficas: el punto de vista de las mujeres itinerantes**

Pensar la itinerancia como proceso abre a dos grandes preguntas. ¿Cómo podemos evitar que ese proceso de descalificación llegue a su punto final (el hecho de encontrarse en la calle con una identidad de itinerante)? Se trata entonces de prevención. ¿Cómo podemos (re)instaurar un proceso contrario que permita modificar la condición de itinerante? Se habla entonces de (re)inserción o de (re)afirmación. La respuesta a estas preguntas no puede limitarse a la sola inversión de los procesos generales o particulares que hayan conducido a la itinerancia. Este proceso de transformación no se organiza según un modelo lineal y progresivo, sino más bien se desarrolla por medio del encadenamiento de ensayos personales, de experiencias positivas y de eventos significativos que traigan consigo inflexiones biográficas que de alguna manera reconfiguran la historia de vida. Nuestro material de análisis está compuesto por discursos de mujeres itinerantes (31 entrevistas no directivas). Damos cuenta de las diferentes formas de representación de la acción dentro de una tipología que incluye tres figuras: 1) el fatalismo; 2) la impotencia 3) la apropiación.